

Jean de La Bruyère, Les Caractères (XVII^e siècle)

A. Analyse

« Arrias » dans le chapitre : *De la société et de la conversation*

« Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle, à la table d'un grand, d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes : il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrompteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »

1. Quels sont les éléments qui soulignent l'omniprésence du personnage ?
2. Quels sont les défauts du personnage ?
3. Comment et par quelles figures de style, procédés le personnage est-il caricaturé ?
4. L'auteur juge-t-il son personnage ? Si oui, où et comment ?
5. Quel est le ton du portrait ?
6. Ce genre de personnage existe-t-il encore aujourd'hui ?
7. A votre avis, quelle fut la réaction d'Arrias ?

B. Lecture

Des femmes

« Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion¹ ou par leur mauvais caractère sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais pas qui est le plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille. »

« Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur serait utile de s'y abandonner ; elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation : leur son de voix et leur démarche sont

¹ Caractère, humeur.

empruntés ; elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel. Ce n'est pas sans peines qu'elles plaisent moins. »

De la société et de la conversation

« J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate² ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise et ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu l'intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche. Il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence que l'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Euthydème* qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler³ celui qui perd, et³ il l'offense ; les rieurs sont pour lui ; il n'y a sorte de fatuités⁴ qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparaîs, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent. »

De la ville

« Tout le monde connaît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne, qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule ; on les voit de fort près se jeter dans l'eau ; on les en voit sortir : c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore ; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus. »

De l'homme

« La vie est courte et ennuyeuse : elle se passe toute à désirer. L'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive, qui nous surprend encore dans les désirs ; on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint : si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps. »

« Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on aspire encore à de plus grands. »

² Il parle à très haute voix.

³ *Railler* : contrairement au français moderne, *railler* est l'action de plaisanter mais dans un sens positif au XVII^e siècle.

⁴ Satisfaction de soi-même qui s'étale d'une manière déplaisante ou ridicule.

Des jugements

« Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et première vue : il y a un intérieur et un cœur qu'il faut approfondir. Le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très petit nombre de connaisseurs qui discerne, et qui soit en droit de prononcer ; ce n'est que peu à peu, et forcés même par le temps et les occasions, que la vertu parfaite et le vice consommé viennent enfin à se déclarer. »

De la mode

« Le courtisan autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons, et il était libertin. Cela ne sied plus : il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot : tout se règle par la mode. »

« L'on blâme une mode qui divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entière pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps, l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages dont l'ordre et la structure change selon leurs caprices, qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève et les hérissé à la manière des baccantes, et semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce et modeste en une autre qui soit fière et audacieuse ; on se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant, toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, qui est de plaire. Il me paraît qu'on devrait seulement admirer l'inconstance et la légèreté des hommes, qui attachent successivement les agréments et la bienséance à des choses tout opposées, qui emploient pour le comique et pour la mascarade ce qui leur a servi de parure grave et d'ornement les plus sérieux ; et que si peu de temps en fasse la différence. »

« Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode ; il regarde le sien et en rougit ; il ne se croit plus habillé. Il était venu à la messe pour s'y montrer et il se cache ; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur ; il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moments où il ne veuille sourire ; il regarde ses jambes, il se voit au miroir : l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même ; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras ; il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux dont il n'oublie pas de s'embellir ; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer ; il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude ; il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles ; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes. »

Des esprits forts

« L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre⁵. Quand l'on devient malade, et que l'hypocrisie est formée, l'on quitte sa concubine, et l'on croit en Dieu. »

Répondez aux quatre points ci-dessous :

⁵ Une fille.

1. « L'imagination tient dans ce livre moins de place que l'observation. La manière de l'écrivain reproduit fidèlement la démarche de l'observateur : c'est le comportement des individus qui nous renseigne sur leurs travers, leur condition, leur caractère. » Illustrez ces propos par un exemple qui vous semble représentatif.
2. Distinguez les portraits des maximes.
3. Quels portraits pourrions-nous faire aujourd'hui ? Quels sont les nouveaux travers de la société ?
4. Choisissez une maxime ou un portrait que vous appréciez, expliquez pourquoi il vous plaît et dites s'il est encore d'actualité.

Documents du professeur :

La Bruyère (1645-1696) , *Les Caractères*

Qu'est-ce que les caractères ? Quelles sont les informations que fournit ce titre ?

A. Contexte :

- Monarchie absolue
- Auteurs célèbres
- Idéal de « l'honnête homme », classicisme (humanisme fin XVI^e S) : analyse et peinture de l'homme >< baroque.
- Fin XVII problèmes politiques et sociaux, et tendances nouvelles.

B. biographie

- Vie et mort (17^{ème})
- (Catholique, conservateur, royaliste)
- Moraliste
- Elu à l'Académie française en 1693
- Appartient au Anciens (dans la lutte des anciens contre les Modernes)
- Attaché aux Condé

C. Œuvre : Les Caractères

- 1^{ère} édition en 1688 (anonyme)
- *Les Caractères de Théophraste traduits du grec avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle.* Philosophe grec du IV S av. J-C
- Double objectif : 1. peindre ses contemporains d'après nature et les aider ainsi à se corriger de leurs défauts. 2. discerner chez les Français du XVII^{ème} des traits éternels de la nature humaine.
- 16 chapitres où se mêlent maximes et portraits. Succès et rajout de portraits.
- Manque de synthèse. Il s'agit d'avantage d'une série d'aspects. Succession des paragraphes pour piquer la curiosité et éviter la monotonie.

D. Extraits : lecture et analyse

« Arrias »

8. Quels sont les éléments qui soulignent l'omniprésence du personnage ?
 - Monopole de la conversation
 - Anaphore « il » puis « je »
 - Champ lexical de la parole, il parle bien.
 - Style indirect puis direct, pas de dialogue, « se hasarde ».
 - Convives impersonnels « on », « quelqu'un ».
9. Quels sont les défauts du personnage ?
 - Mythomane culturel et social.
 - Mauvais convive (il rit de lui-même).
 - Colérique.
 - Frimeur, prétentieux, imbu de sa personne (se croit supérieur)
 - Imprudent, excès de confiance en lui (dikkenek)
10. Par quelles figures de style, procédés le personnage est-il caricaturé ?
 - Hyperboles
 - Enumérations
 - (Antithèses)
 - Parataxe
 - Anti-honnête homme
11. L'auteur juge-t-il son personnage ? Si oui, où et comment ?
 - Arrias n'est pas ce qu'il voudrait être.
 - Sethon : jeu de mot
12. Quel est le ton du portrait ?
 - Ironique et satirique.
13. Ce genre de personnage existe-t-il encore aujourd'hui ?
 - Oui (les politiciens)
14. A votre avis, quelle fut la réaction d'Arrias ?

A. Contexte : Le 17^{ème} siècle en quelques mots:

- « Tous les grands écrivains français du XVII^e siècle sont alors des moralistes soucieux de peindre à travers l'œuvre littéraire l'homme universel. »⁶
- Monarchie absolue (Louis XIV), c'est la cour qui impose le goût, la mode, le bon ton (elle éclipse les salons).
- La Fontaine, Mme de Sévigné, Fénelon, Bossuet, Racine, Boileau etc
- Formation de l'idéal de « l'honnête homme »⁷ dans la cour et les salons.

⁶ L'Atlas de la littérature française, Glénat, 2003, p.40.

⁷ Cultivé sans être pédant, distingué sans être précieux, réfléchi, mesuré, discret, galant sans fadeur, brave sans forfanterie, l'honnête homme se caractérise par une élégance à la fois extérieure et morale qui ne se conçoit que dans une société très civilisée et très disciplinée. Homme de cour, il ne ressemble pas aux courtisans que raille La Fontaine, ni aux petits marquis de Molière. Peu importe qu'il soit bourgeois ou grand seigneur : si son origine est roturière, il doit posséder la seule vraie noblesse, celle du cœur, qu'ignore le parvenu ; s'il est gentilhomme, il ne doit montrer aucune morgue, et il sait distinguer le mérite personnel. L'écrivain classique est un honnête homme qui écrit pour les honnêtes gens : communiant avec son public dans un même idéal humain, il respecte ce public comme il respecte son art. Conscient de son génie, il a l'élégance de ne pas étaler son orgueil, la pudeur de ne pas étaler son moi. Ouvert à toutes les questions qui

- Le triomphe du classicisme est lié au règne de Louis XIV (protecteur lucide et libéral des lettres et des arts). Le classicisme est un humanisme. Le véritable objet de la littérature est l'analyse et la peinture de l'homme.
- Baroque (première moitié XVII^e S) : exubérance de l'imagination et du style formant un contraste frappant avec la raison et la stricte ordonnance classique. (préciosité, burlesque, tragi-comédie).
- Fin XVII^e les problèmes politiques et sociaux que le classicisme avait écartés retiennent l'attention des esprits les plus éclairés. La Bruyère pousse la critique sociale beaucoup plus loin que Molière ou La Fontaine et il ose discuter du principe de monarchie absolue.
- La fin du siècle laisse apparaître des tendances nouvelles, qui montrent que l'équilibre classique est menacé. La Bruyère est un styliste, alors qu'on ne saurait appliquer ce terme à Corneille et à Racine, tant chez eux l'expression est inséparable de la pensée et des sentiments exprimés. Au contraire, chez La Bruyère, si pénétrantes que soient les notations psychologiques, leur intérêt essentiel tient à la façon dont le style les met en valeur. Ainsi son art est plus voyant, et par là plus artificiel que celui des grands classiques.

B. Biographie : La Bruyère (1645-1696):

Jean de La Bruyère est né à Paris en 1645. Il était l'aîné d'une famille de la petite bourgeoisie de huit enfants. Il devient avocat au Parlement de Paris. Sans avoir beaucoup plaidé, il observe ce milieu de gens de justice cupides et partiaux qui heurtent son sens de l'honnêteté. A la mort d'un oncle financier, il hérite d'une partie de sa fortune, s'empresse de jeter aux orties sa robe d'avocat et acquiert une charge de trésorier des finances de la généralité de Caen. Sa charge l'occupant assez peu, il continue à vivre à Paris, où il mène une existence de sage et se cultive pour son plaisir. Un brusque changement de destinée va réveiller ses dons de perspicacité et d'ironie : le 15 août 1684, grâce à Bossuet, il devient précepteur du Duc de Bourbon, petit-fils du Grand Condé. S'il se prive de son indépendance, il vit en revanche au milieu des altesses, tantôt à Paris, à l'hôtel des Condés, tantôt à Chantilly, au château de Montmorency. Un vaste champ d'observation s'ouvre à son regard. Condé est violent et autoritaire ; son fils, le duc d'Enghien, fait régner la terreur autour de lui. Quant à l'élève de La Bruyère, il est odieux. Lorsque le Grand Condé meurt à la fin de 1686, La Bruyère finit son préceptorat mais demeure attaché aux Condé en qualité de secrétaire.

Après avoir mené jusqu'en 1684 une carrière judiciaire puis administrative, Jean de La Bruyère entre au service de la famille des Condés et y exerce notamment les fonctions de précepteur (professeur particulier) du petit-fils du Grand Condé, le duc de Bourbon. Cette situation privilégiée lui permet d'observer le comportement des personnages illustres et la vie de la cour.

L'homme d'une seule œuvre : **Les Caractères**

La Bruyère continue à prendre des notes sur cette société qu'il observe et prépare dans le silence un livre qui traduit son expérience des hommes. Les Caractères paraissent en 1688 ; l'engouement du public pour le livre est immédiat et il sera réédité neuf fois du vivant de l'auteur. Ce succès brillant

peuvent intéresser un esprit distingué, il ne veut point passer pour un spécialiste ; en revanche, il ne se donne pas pour un prophète ou pour un mage.

permet à La Bruyère de briguer un fauteuil à l'Académie française et d'y être élu en 1693. Mais Les Caractères lui valent autant d'ennemis que d'admirateurs. Les personnages qui se croient visés par les portraits sont furieux ; en outre les « Modernes » - hommes de lettres qui défendent le progrès et les lois naturelles, critiquent certains aspects de l'Antiquité et l'admiration aveugle pour les écrivains passés, par opposition aux « Anciens » - constituent une des cibles privilégiées de La Bruyère. Dans son discours de réception à l'Académie française, celui-ci loue les « Anciens », tels que La Fontaine, Boileau et Racine, et soulève une polémique venimeuse.

Il est sur le devant de la scène parisienne, allié aux dévots et à Bossuet dont il partage la doctrine quiétiste, selon laquelle la perfection spirituelle consiste en un dépouillement permanent du corps et dans un acte permanent de contemplation de l'amour de Dieu. La Bruyère prépare une nouvelle édition des Caractères lorsqu'il meurt, frappé d'apoplexie, le 11 mai 1696.

L'œuvre :

C'est en 1688 que paraît un petit livre anonyme intitulé : *Les Caractères de Théophraste traduits du grec avec les Caractères ou les mœurs de ce siècle*. Le succès de l'ouvrage était incertain. Le livre se présentait modestement comme une traduction de l'opuscule de philosophe grec du IV^{ème} siècle avant Jésus-Christ, galerie de portraits moraux, précédée d'un *Discours sur Théophraste*. Suivaient 420 remarques de La Bruyère qui étaient moins une imitation servile de son modèle, qu'une suite de réflexions et maximes dans un genre à la mode où s'était particulièrement illustré La Rochefoucauld.

En dépit du fait que l'auteur ne donnait ses propres réflexions que par un appendice à Théophraste en une impression plus serrée, ce furent elles qui suscitèrent immédiatement la curiosité du public et assurèrent le succès de l'ouvrage dont il fallut faire deux rééditions dans l'année.

Dès lors, La Bruyère, encouragé par cet accueil et signant l'ouvrage de son nom, va sans cesse enrichir la partie originale de son livre de nouvelles réflexions et surtout de nouveaux portraits au sujet desquels la malice du public s'amuse à mettre des noms sous les pseudonymes.

Les Caractères se divisent en 16 chapitres dans lesquels maximes et portraits s'ordonnent autour d'un thème général : Des Ouvrages de l'Esprit, du mérite personnel, des femmes, du cœur, de la société et de la conversation, des biens de fortune, de la ville, de la cour, des grands, de souverain ou de la République, de l'homme, des jugements, de la mode, de quelques usages, de la chaire, des esprits forts.

La Bruyère fait une peinture des mœurs. Il veut peindre ses contemporains d'après nature et les aider ainsi à se corriger de leurs défauts. Il vise aussi à discerner chez les Français du XVII^{ème} des traits éternels de la nature humaine.

L'imagination tient dans ce livre moins de place que l'observation. La manière de l'écrivain reproduit fidèlement la démarche de l'observateur : c'est le comportement des individus qui nous renseigne sur leurs travers, leur condition, leur caractère.

Le moraliste est pessimiste et considère que l'homme est mauvais, sans toutefois que son amertume tourne au système comme chez La Rochefoucauld. Il sait rendre hommage à la vertu, à l'amitié, et nombre de réflexions témoignent de sa bonté et de sa sensibilité. Mais l'observateur à l'œil aigu et le

ton devient celui de la satire la plus acerbe quand il décrit l'ambitieux, le pédant, le courtisan, le faux dévot, la coquette, le parvenu, la morgue des grands, et les inconséquences de puissants. Sans être révolutionnaire, ce bourgeois frondeur dénonce avec audace les maux sociaux, l'insolence du luxe et les souffrances du peuple.

Le livre comprend des maximes et des portraits. Dans le premier genre l'auteur n'est pas supérieur à La Rochefoucauld, mais le succès des portraits est tel qu'il va en accroître considérablement le nombre dans les éditions postérieures.

Très doué pour l'observation minutieuse et le travail du style, La Bruyère manque d'esprit de synthèse. Son livre nous offre une série d'aspects de l'homme et de la société, non pas une thèse d'ensemble. L'imagination tient dans ce livre moins de place que l'observation.

Le styliste :

Tour vif, piquant et original des maximes et des portraits. On a noté la caractère moderne de cet art qui s'oppose à la grande simplicité classique. Il n'est pas aisé de faire du neuf dans un domaine où viennent de s'illustrer Molière et Boileau.

Les procédés : l'auteur connaît à merveille sa rhétorique et exploite toutes les ressources : parallèles, apologues, énigmes, apostrophes, hyperboles, définitions etc. La forme des portraits varie constamment : anecdote, dialogue, le trait dominant autour duquel s'organise le caractère est indiqué soit au début, soit à la fin. Peignant les hommes par l'extérieur, La Bruyère emploie une langue pittoresque, réaliste ; il choisit toujours le terme propre et use volontiers du terme technique.

Ainsi La Bruyère use de procédés connus tel que la maxime et de thèmes déjà vu (le tartuffe de Molière etc) mais il innove de par son style.

L'homme de tous les temps :

Figures du XVIII^e siècle, le parvenu, l'égoïste, le fat, le collectionneur sont aussi des types de tous les temps : qu'ils ôtent leur perruque et changent de vêtements, ils seront nos contemporains. La Bruyère atteint une vérité humaine générale non seulement dans ses maximes mais aussi dans ses portraits.

« Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle, à la table d'un grand, d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes : il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrompteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »⁸

⁸ Ibid., p. 79

Commentaire⁹ :

Son texte est un portrait caricatural, qui s'achève par une anecdote, caricature du bavard frimeur, mais qui est aussi une distraction pour le lecteur par sa chute.

I. Le personnage

A. Son omniprésence

L'auteur met l'accent sur le bavardage du personnage qui n'intéresse que lui : il **monopolise** la conversation.

Anaphore du « il » = omniprésence, qui est progressivement remplacé par « je », qui traduit le côté imbu de lui-même du personnage, avec une description puis une narration.

Champ lexical de la **parole** : tous les verbes sont différents. Arrias ne se répète jamais, il fait preuve d'une variété de discours, qui traduit son don pour parler, même sur une conversation de bas niveau !

Le texte présente d'abord un **style indirect**, puis un style direct. Ceci permet à l'auteur d'amener la chute de l'histoire, et de montrer qu'aucun dialogue n'est possible avec Arrias, personnage qui minimise les autres => « se hasarde... ce qui explique la chute !

Arrias est égocentriste « on » « quelqu'un » = le personnage ne connaît pas ses **convives**, il ne porte aucune attention aux interlocuteurs.

B. Ses autres défauts

Arrias est un **mythomane culturel**. « aime mieux mentir que de se taire ». On peut dire que le personnage frime jusqu'au bout, arrivant même à inventer pour combler ses lacunes de connaissances.

- Le personnage est aussi un **mythomane social**. Il veut étaler ses (fausses) relations, c'est un snob. « familièrement » = il est plus haut placé que l'ambassadeur, puisque ceux-ci ne peuvent parler de leur métiers qu'à leurs supérieurs car ils sont tenus par le secret professionnel. Il se vante d'un pouvoir qu'il ne possède pas, il se prend pour quelqu'un qu'il n'est pas.

- Arrias est un **mauvais convive**. Il rit de ses propres plaisanteries, ce qui ne présente aucun intérêt pour les autres.

~ Personnage **coléreux** « feu contre quelqu'un » = devient rouge, référence chromatique.

~ Arrias est un **frimeur** « comme s'il en était originaire » Il laisse entendre qu'il a fait des choses rares.

~ Il est **prétentieux**

« il reprend avec plus de confiance » « Arrias ne se trouble point »

Arrias est **trop sûr de lui**.

~ Il est enfin **imprudent**.

Il dit CE qu'il ne faut pas dire : le nom de l'ambassadeur !

C'est la caricature du frimeur qui ne peut plus s'arrêter.

II. Le comique

A. La Caricature

~ Le type humain est poussé à l'extrême.

« tout lu, tout vu... »

Ces **hyperboles** montrent que l'auteur se moque.

⁹ http://www.lescorriges.com/fichesbac/objectifbac/la_bruyere_arrias.htm

~ L'énumération

Le rythme est quaternaire (4 sujets) et au pluriel.

~ Arrias est en **antithèse** avec les autres.

Les mots sont antithétiques deux à deux :

« hasarde/ne se trouble point »

« prouve nettement/ne sache original »

« des choses qui ne sont vraies/caché aucune circonstance »

C'est une sorte de duel entre lui et les autres.

~ La **parataxe** (aucun lien entre les phrases)

Les convives sont fatigués par Arrias.

C'est un discours pénible, ennuyeux...

On partage l'ennui des convives par le style plat que crée la parataxe.

~ **Antiportrait** de l'honnête homme.

Tous les défauts qui ne sont pas acceptés à l'époque sont indiqués. Le personnage est asocial.

L'usage du présent laisse présager que Arrias fait la même chose partout où il passe.

B. Le jugement de l'auteur

~ L'auteur suggère que le personnage n'est pas ce qu'il voudrait être.

« Arrias a tout vu, tout lu, il veut le persuader ainsi »

C'est une **asyndète**, la 2e partie démolit la première.

« universel...pour tel » Il semble exister une grande marge entre l'opinion de La Bruyère et celle d'Arrias.

~ L'auteur fait un jeu de mot

« sethon => **sait-on** ? »

Cela tourne en ridicule Arrias car c'est le seul mot qu'il ne connaît pas.

~ Le passage de la narration à l'anecdote

D'abord un portrait au présent au style direct, puis lorsque les guillemets se ferment, on observe de l'imparfait et du plus-que-parfait. On passe de la narration généraliste à l'anecdote ponctuelle. C'est une conséquence de l'attitude d'Arrias, c'est une induction morale.

~ Les interventions de l'auteur ne sont pas visibles car il ne commente rien.

La tête d'Arrias, de Sethon, le fou rire des convives sont du domaine de notre imagination, ainsi que la suite de l'histoire.

La Bruyère est un bon conteur, il se retire avant de rire, contrairement à Arrias.

Conclusion

Le portrait est général, intemporel. Il suppose une **morale**, un peu comme La Fontaine qui veut instruire son public, conformément aux règles classiques : plaire et toucher.

Le texte n'est pas médisant, on ne se moque pas de quelqu'un qu'on connaît, contrairement aux portraits que fait Célimène dans le Misanthrope de Molière.

Il y a un côté pédagogique, l'auteur châtie les mœurs en faisant rire, il ne faut pas devenir comme Arrias.

Le texte est intéressant sur le plan des mœurs historiques : l'honnête homme doit maîtriser un art comme critère de sélection : celui de **la conversation**.

Des femmes :

« Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion¹⁰ ou par leur mauvais caractère sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais pas qui est le plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille. »¹¹

« Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur serait utile de s'y abandonner ; elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation : leur son de voix et leur démarche sont empruntés ; elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel. Ce n'est pas sans peines qu'elles plaisent moins. »¹²

De la société et de la conversation :

« J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche. Le voilà entré : il rit, il crie, il éclate¹ ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise et ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu l'intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche. Il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence que l'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Euthydème* qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler² celui qui perd, et³ il l'offense ; les rieurs sont pour lui ; il n'y a sorte de fatuités⁴ qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent⁵. »¹³

De la ville

« Tout le monde connaît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine, du côté où elle entre à Paris avec la Marne, qu'elle vient de recevoir : les hommes s'y baignent au pied pendant les chaleurs de la canicule ; on les voit de fort près se jeter dans l'eau ; on les en voit sortir : c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venue, les femmes de la ville ne s'y promènent pas encore ; et quand elle est passée, elles ne s'y promènent plus. »¹⁴

De l'homme

« La vie est courte et ennuyeuse : elle se passe toute à désirer. L'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive,

¹⁰ Caractère, humeur.

¹¹ La Bruyère, Les Caractères, Paris, Robert Laffont, 1958, p.55

¹² Ibid., p.51

¹³ Ibid., p.80

¹⁴ Ibid., p.114

qui nous surprend encore dans les désirs ; on en est là, quand la fièvre nous saisit et nous éteint : si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps. »¹⁵

« Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte : s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on aspire encore à de plus grands. »¹⁶

Des jugements

« Il ne faut pas juger des hommes comme d'un tableau ou d'une figure, sur une seule et première vue : il y a un intérieur et un cœur qu'il faut approfondir. Le voile de la modestie couvre le mérite, et le masque de l'hypocrisie cache la malignité. Il n'y a qu'un très petit nombre de connaisseurs qui discerne, et qui soit en droit de prononcer ; ce n'est que peu à peu, et forcés même par le temps et les occasions, que la vertu parfaite et le vice consommé viennent enfin à se déclarer. »¹⁷

De la mode :

« Le courtisan autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons, et il était libertin. Cela ne sied plus : il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot : tout se règle par la mode. »¹⁸

« L'on blâme une mode qui divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une toute entière pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps, l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages dont l'ordre et la structure change selon leurs caprices, qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève et les hérissé à la manière des baccantes, et semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce et modeste en une autre qui soit fière et audacieuse ; on se récrie enfin contre une telle ou telle mode, qui cependant, toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, qui est de plaire. Il me paraît qu'on devrait seulement admirer l'inconstance et la légèreté des hommes, qui attachent successivement les agréments et la bienséance à des choses tout opposées, qui emploient pour le comique et pour la mascarade ce qui leur a servi de parure grave et d'ornement les plus sérieux ; et que si peu de temps en fasse la différence. »¹⁹

« Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode ; il regarde le sien et en rougit ; il ne se croit plus habillé. Il était venu à la messe pour s'y montrer et il se cache ; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur ; il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moments où il ne veuille sourire ; il regarde ses jambes, il se voit au miroir : l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même ; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras ; il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux dont il n'oublie pas de s'embellir ; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer ; il met du rouge, mais

¹⁵ Ibid., p. 183

¹⁶ Ibid., p.185

¹⁷ Ibid., p. 219

¹⁸ Ibid., p. 251

¹⁹ Ibid., p. 250

rarement, il n'en fait pas habitude ; il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles ; aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes. »²⁰

Des esprits forts

« L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pécher que d'avoir un commerce avec une personne libre²¹. Quand l'on devient malade, et que l'hypocrisie est formée, l'on quitte sa concubine, et l'on croit en Dieu. »²²

Répondez aux questions suivantes :

5. « L'imagination tient dans ce livre moins de place que l'observation. La manière de l'écrivain reproduit fidèlement la démarche de l'observateur : c'est le comportement des individus qui nous renseigne sur leurs travers, leur condition, leur caractère. » Illustrez ces propos par un exemple qui vous semble représentatif.
6. Distinguez les portraits des maximes.
7. Quels portraits pourrions-nous faire aujourd'hui ? Quels sont les nouveaux travers de la société ? Geeks, Kikou lol, gothique, écolo, les accros du gsm (bd zapping), de la télévision, ...
8. Choisissez une maxime ou un portrait que vous appréciez, expliquez pourquoi il vous plaît et dites s'il est encore d'actualité.

Vocabulaire :

Antithèse : opposition de deux pensées, de deux expressions que l'on rapproche dans le discours pour en faire mieux ressortir le contraste.

Asyndète : absence de liaison (par une conjonction, etc.) entre deux termes ou groupes de termes en rapport étroit (ex : bon gré, mal gré).

Caractère : I.1. Marque, signe distinctif. II. (XVIIe) Signe ou ensemble de signes distinctifs. 1. Trait propre à une personne, à une chose, et qui permet de la distinguer d'une autre. 2. Élément propre, particulier (qui permet de reconnaître, de juger). III. 1. Ensemble des manières habituelles de sentir et de réagir qui distinguent un individu d'un autre. 3. (1787) personne considérée dans son individualité, son originalité, ses qualités morales. 4. Mœurs (d'une personne, ou d'un groupe) ; leur description (dans une œuvre littéraire). « *peindre des caractères, c'est-à-dire des types généraux, voilà donc l'objet de la haute comédie.* » (Bergson)

Courtisan : 1. Celui qui est attaché à la cour, qui fréquente la cour d'un souverain. 2. Fig. Personne qui cherche à plaire aux gens influents en leur faisant la cour.

²⁰ Ibid., p.250

²¹ Une fille.

²² Ibid., p.292

Baccante : 1. prêtresse de Bacchus, femme qui célébrait les Bacchanales. 2. /bacante : moustache.

Concubin, ine : personne qui vit maritalement (avec qqn).

Dévot : 1. Qui est sincèrement attaché à la religion et à ses pratiques.

Historiettes : récit d'une petite aventure, d'événements de peu d'importance

Humanisme : 1. Théorie ou doctrine qui place la personne humaine et son épanouissement au-dessus de toutes les autres valeurs. 2. Mouvement de la Renaissance caractérisé par un retour aux sources gréco-latines et à ses valeurs (la nature, l'homme,...). 3. Formation de l'esprit humain par la culture littéraire ou scientifique.

Hyperbole :

Ironie : manière de se moquer en disant le contraire de ce qu'on veut exprimer.

Levée : remblai (de terre, de pierre).

Libertin : Littér. Qui est déréglé dans ses mœurs, dans sa conduite, s'adonne sans retenue aux plaisirs charnels, avec un certain raffinement.

Malignité : 1. caractère d'une personne qui cherche à nuire à autrui de façon dissimulée. 2. Tendance d'une maladie à s'aggraver.

Maxime : 1. Règle de conduite, règle de morale ; appréciation ou jugement d'ordre général. 2. SPECIALT. Formule lapidaire énonçant une règle morale ou une vérité générale.

Parataxe : construction par juxtaposition, sans qu'un mot de liaison indique la nature du rapport entre les propositions. (ex : ici, il est interdit de fumer, je pense).

Portrait : description (d'une personne). Genre littéraire du XVII^e siècle.

Satire : écrit, discours qui s'attaque à quelque chose, à quelqu'un en s'en moquant.

Souffrir : Littér. Supporter.

Vanité : défaut d'une personne vaine, satisfaite d'elle-même et étalant cette satisfaction.

Vertu : 1. Vieilli ou littér. Force avec laquelle l'être humain tend au bien ; force morale, appliquée à suivre la règle, la loi morale ; cette règle, cette loi morale. 2. Littér. Conduite, vie vertueuse. 3. Vieilli ou plaisant. Chasteté ou fidélité sentimentale, conjugale. ...

parallèles, apologues, énigmes, apostrophes, hyperboles,

Apologue : petit récit visant essentiellement à illustrer une leçon morale.

Enigme : chose à deviner d'après une définition ou une description faite en termes obscurs. *Parler par énigmes* : d'une manière obscure et allusive.

Apostrophe : 1. Figure de rhétorique par laquelle un orateur interpelle tout à coup une personne ou même une chose qu'il personnifie. 2. Interpellation brusque, sans politesse. ...